Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois. . . . . 1 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an. . . . . 5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois. . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois. 5
Un an. 20

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien Robert, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

2e Année.— Numéro 25. — 11 Novembre 1849.

Les Russes sur le Danube.

Il y a déjà longtemps que les Russes l'ont déclaré officiellement à l'Europe, une fois entrés en lutte avec l'Angleterre, ils prétendent ne plus signer de paix avec elle qu'à Calcutta. Or, l'ouverture de cette lutte suprême n'a jamais été plus imminente qu'aujourd'hui. Toute espérance d'arranger le différend turco-russe paraît évanouie. D'abord renfermée dans la question incidente de l'extradition des réfugiés polono-hongrois, la querelle va prenant chaque jour des proportions plus larges. Le mystère dont la diplomatie de la sainte-alliance couvre les négociations pendantes à Pétersbourg, doit faire craindre quelque piége caché de la part des Moscovites. Il paraît hors de doute que le tsar persiste à vouloir la guerre. Ayant déjà obtenu de l'apathie de l'Occident la signature des conventions de *Balta-Liman*, les Russes prétendent bien ne plus se retirer des positions fortifiées qu'ils occupent en Moldavie et en Valachie. Leur occupation, censée transitoire, de ces provinces, se présente de plus en plus comme définitive. Le ton dictatorial pris par les agents du tsar à Bukarest et à Iassy, leur intervention dans les détails les plus intimes de l'administration indigène, la remise du commandement sur les milices nationales aux mains des officiers russes, le nom du tsar prononcé plus fréquemment que jamais dans les prières publiques, toutes les quarantaines moldo-valaques placées sous la surveillance d'employés russes, sont autant de symptomes des intentions du cabinet de Pétersbourg.

En outre, les principaux corps de troupes revenus de la Hongrie, ont été massés en Podolie et en Bessarabie, où ils n'attendent qu'un mot pour inonder les frontières de l'empire ottoman. Une foule de petits navires, chargés de provisions de guerre, sont ancrés le long des diverses embouchures du Danube. En occupant tout le littoral depuis Akerman jusqu'à Kustendche et au lac de Kara-Sou, la flotte russe peut fournir abondamment à la subsistance d'une armée de terre qui s'avancerait par les stepes du *Dobrudcha* vers les Balkans et la Roumélie; car ce n'est pas directement sur le Bosphore, c'est dans les Balkans slaves que la Russie paraît vouloir attaquer et démolir lentement la Sublime Porte. Les Russes savent qu'en révolutionnant la Bulgarie, la Bosnie, les parties slaves de la Macédoine, ils auront ensuite bon marché des Osmanlis, expulsés de toutes leurs positions stratégiques sur le continent, et acculés de toutes parts à la mer, où la Porte n'a pas même l'espoir d'un tranquille refuge, puisque sur mer l'attendent les Grecs, autres ennemis non moins acharnés, non moins redoutables pour elle que ses sujets slaves des bords du Danube.

Le plan profondément élaboré des Russes commence déjà à se réaliser partiellement dans les Balkans bosniaques. Cet immense et inaccessible labyrinthe de montagnes qu'on appelle la Bosnie, résiste depuis quatre mois, par la force des armes, à tous les efforts de l'armée de Tahir-Pacha. Ce visir, après des défaites sans nombre, vient d'être forcé d'abandonner le pays aux insurgés, et de se réfugier, avec les débris de ses troupes, dans la citadelle de Travnik. Sur sa demande, la Porte consent même à traiter avec les chefs des insurgés, qui sont autorisés à envoyer leurs plénipotentiaires à Travnik, où va s'ouvrir une nouvelle diète slave, composée de tous les représentans musulmans et chrétiens de la Bosnie ; car l'insurrection de Bosnie, avec son drapeau strictement national, est parvenue à entraîner tous les in-

digènes, sans distinction de religion. Désormais, les six cent mille renégats de ce pays ne feront plus qu'un avec leurs frères restés chrétiens.

La mise en communication et la fédérations des Bosniaques avec les Monténégrins s'est opérée par l'intermédiaire de la tribu libre des Vassoievitj, dont les bandes d'ouskoks dominent en ce moment toute l'Hertsegovine et une partie de l'Albanie. Sous leur misérable apparence, et malgré les haillons qui les couvrent, ces ouskoks sont de terribles soldats. Armés de leurs longues carabines, qu'ils ne tirent jamais en vain, ils n'ont rien à envier à nos chasseurs de Vincennes. Malheur à l'armée turque, si ces tirailleurs slaves, dont le nombre peut s'élever sans peine à 50 mille, sont contraints par les dédains de la Porte, à servir d'avant-garde aux envahisseurs moscovites.

La situation est grave pour l'Europe tout entière. En se bornant à secourir la Turquie par mer, on ne réussira pas à la sauver. Qu'on réfléchisse que les vents du nord, qui règnent presque constamment dans la mer Noire, peuvent amener en quarante-huit heures la flotte russe de Sébastopol dans le Bosphore, tandis que ces mêmes vents chassent loin des détroits tous les navires arrivant de la Méditerranée; et que supposât-on la flotte anglaise déjà ancrée aux Dardanelles, il lui faut encore quatre jours, même remorquée par des pyroscaphes, pour arriver à la Corne-d'Or. Si l'on veut soutenir efficacement la Porte, il faut attaquer le mal à sa source, c'est-à-dire sur le Danube. Il ne suffit donc pas d'une flotte, il faut encore une armée de débarquement. Il faut exiger, aux termes des traités, l'évacuation absolue des provinces danubiennes; si non, on ne doit plus espérer de sauver Constantinople. Emancipateurs prétendus des Slaves Danubiens, les Russes appelleront également à l'indépendance les Grecs maritimes; et prise entre deux feux, la race d'Osman sera bientôt ou exterminé ou soumise par le Moscovite.

De la réorganisation de la Hongrie.

L'Autriche vient de promulguer son plan de réorganisation de la Hongrie. Les principes avoués avec lesquels on tache de justifier ce nouveau coup d'Etat, sont en apparence très-libéraux, et basés sur la nationalité; mais l'esprit y diffère profondément de la lettre L'esprit de ce programme est, par son machiavélisme, digne en tout du cabinet autrichien. Sous le masque d'une reconnaissance égale et sincère de chacune des nationalités de l'Empire, le but est de les germaniser toutes.

L'ancienne charte hongroise est déclarée abolie; elle est remplacée par la charte autrichienne du 4 mars. A cette constitution, unique et générale, seront adjoints des statuts spéciaux pour chaque nationalité, statuts qui devront relier fraternellement ensemble tous les peuples de la monarchie, sans accorder à aucun d'eux des priviléges particuliers. En attendant, le démembrement de la Hongrie demeure un fait accompli. Ce grand Etat, qui, avec ses *partes adnexæ*, comptait près de 14 millions d'habitants, n'en aura plus guère que 4 millions. Hongrie devient synonyme de Maghyarie. La Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Voievodie serbe et la Transylvanie, sont violemment arrachées au pacte fédéral qui unissait tous ces beaux pays. Pour eux, le bonnet archiducal d'Autriche remplace la couronne de St-Etienne.

Veut-on savoir maintenant comment le cabinet impérial songe administrer toutes ces nationalités, qu'il prétend avoir émancipées du joug maghyar? Qu'on écoute les organes du cabinet de Vienne, *le Loyd, la Presse* et autres journaux: tous disent que les droits des nationalités de la monarchie doivent se borner à nommer leurs magistrats municipaux, responsables devant les capitaines de cercle allemands, à débattre dans leurs petites diétines la répartition d'un impôt irrévocablement fixé d'avance, à faire exécuter sur leurs territoires les mesures de police et d'enseignement de leur jeunesse, et les travaux d'utilité publique, décidés ailleurs, sans eux, souvent contre eux; enfin, à traduire dans leurs *idiomes* respectifs toutes les ordonnances rédigées en langue allemande, par un ministère qui ne reconnaît constitutionnellement aucune autre langue.

Telle est l'autonomie assurée aux diverses nationalités de la Hongrie, depuis que la victoire des impériaux les a, comme on dit, émancipées du joug de la couronne hongroise, depuis que tous les droits de cette couronne se trouvent transférés à la couronne impériale. «Mais, dit le *Slavenski iug*, la couronne hongroise nous reconnaissait beaucoup plus de droits que la charte autrichienne. La Hongrie nous permettait de régler à notre gré, dans notre diète, nos affaires intérieures, ce que l'Autriche nous interdit... La preuve que les Maghyares nous auraient accordé une plus large existence, c'est qu'ils nous laissaient la nomination de nos juges, de nos dignitaires et de nos chefs de district; tandis que le cabinet de Vienne s'arroge aujourd'hui le droit de les nommer et de s'en faire obéir... Au fait, ce cabinet introduit partout une centralisation impitoyable. Vienne sera un soleil destiné à lancer ses rayons dans tous les recoins de la monarchie; et il s'entend de soi-même que ce soleil étant allemand, répandra par conséquent sur toute la monarchie une lumière allemande. Quel beau triomphe pour la civilisation quand l'idiome teutonique commandera en maître aux Maghyars de Debrecin, aux Croates d'Agram, aux Roumains d'Hermanstadt, aux Italiens de Venise!... Quel progrès quand tous ces peuples auront été germànisés par l'Autriche, qui, avec leur secours, saura ensuite s'imposer comme centre à la grande unité germanique!... Ce résultat, à ce qu'on nous assure, devra profiter à tous. Mais si vos combinaisons, MM. les ministres de Vienne, sont si avantageuses pour nous tous, pourquoi ne convoquez-vous pas les représentants de la Lombardie, de la Galicie, de la Bohême, de la Hongrie, en une diète générale? Vous verriez mieux combien ils sont satisfaits.»

Loin de vouloir réunir, la cour de Vienne s'efforce plus que jamais de diviser. En morcelant la Hongrie en cinq à six petits Etats séparés, le cabinet fait plus que jamais appel

aux rivalités de race et à toutes les étroites passions du provincialisme. Il a soin, comme toujours, de faire administrer au civil et garder militairement Pest par des Croates, Agram par des Italiens, la Bohême par des Maghyars, la Galicie par des Tchekhs. Chaque peuple continue de se trouver parqué chez lui. Une seule race a le privilége de pénétrer partout avec sa propre langue, investie partout des droits civiques : cette race c'est celle des vieux conquérants teutons. Comme à la suite des croisades, ils se répandent de nouveau par essaims d'émigrants chez tous les peuples orientaux.

On doit se souvenir de la proposition faite par M. de Schmerling à Frankfort, de coloniser avec des Allemands pauvres toute la Hongrie et la Transylvanie. Cette proposition paraît être sur le point de se transformer en loi : les immenses confiscations d'immeubles faites par le trône sur les seigneurs maghyars, devront amener bientôt, et sur une vaste échelle, la colonisation de toutes les propriétés séquestrées. Voilà comment le cabinet prétend réorganiser la Hongrie. Au fond, cette réorganisation est un démembrement analogue en tout à celui de la Pologne, et qui, s'il se consolide, amènera les mêmes désastres sur le monde. L'Europe souscrira-t-elle à un pareil attentat contre le droit des gens ? Supposons que l'Occident l'accepte, la Russie, il faut le croire, verra son intérêt à s'y opposer ; d'autant plus que la Hongrie en a déjà appelé assez ouvertement au protectorat russe contre le joug allemand. Nous laissons à chacun le soin de tirer les conséquences d'une pareille initiative saisie par le tsar, à la honte et pour la ruine des cabinets libéraux de l'Europe.

UNE COURONNE PERDUE.

Décidement la magique couronne de Saint-Etienne ne se retrouve pas. Kossuth l'a enfouie ou ne sait où ; et pourtant c'est elle seule qui, aux yeux du peuple maghyar, donne à ses rois la légitimité ; aussi la cour des Habsourg parait-elle très-affligée de cette perte. Le prix matériel de ce diadème est minime. Les autres insignes du couronnement, comme le globe, l'épée et le manteau, qui ont été retrouvés à Dobra en Transylvanie, ont une bien plus grande valeur ; mais ils ne remontent qu'à la maison d'Anjou, dont ils portent l'écusson, tandis que la couronne qu'on cherche en vain partout, est celle-là même que le premier roi chrétien des Maghyars, Saint-Etienne, reçut vers l'an 1000 du pape Sylvestre II. Quand la race des Arpad s'éteignit, en 1301, la couronne de Saint-Etienne fut emportée à Prague par le roi de Bohême Venceslas. Puis remise à Othon de Bavière, elle passa de ses mains dans celles du voïevode de Transylvanie, Ladislas, qui dut enfin la restituer à Charles-Robert d'Anjou. Déposée alors au château royal de Vissehrad, cette couronne en fut secrètement enlevée l'an 1440 par les Allemands, et remise à l'empereur Frédéric IV. Il fallut que Mathias Corvin la rachetât pour une somme d'argent. Après la bataille de Mohacs, le diadème fût volé de nouveau dans le Vissehrad, et donné d'abord à Jean Zapolya, puis, en 1527, à Ferdinand Ier, et enfin au sultan Soliman. C'est après tant de vicissitudes que la couronne de Saint-Etienne passa des mains des Turcs dans celles des Habsbourg. L'empereur Joseph II la fit transporter à Vienne, d'où Léopold la renvoya de nouveau en Hongrie. Elle se trouvait à Ofen, quand Kossuth, obligé de fuir vers Debrecin, l'a fait disparaître.

NOUVELLES.

Russie.—Toute la Russie est occupée de préparatifs de guerre. D'un bout à l'autre de ce vaste empire, les lettres n'annoncent que des mouvements de troupes.

— En attendant, la frontière russe reste toujours fermée, comme hermétiquement, aux hommes du dehors, comme à ceux du dedans : les passeports, pour sortir de l'empire, ne s'accordent qu'au prix de quatre mille francs par tête.

— Toutefois, la Russie, en se préparant à une lute agressive contre l'Occident, ne se dissimule pas ses chances de défaite, et la possibilité de se trouver elle-même envahie. La Russie, on le sait, n'a presque pas de citadelles. Tout son système de défense consiste en des lignes de petits châteaux fortifiés, sous le nom de *krepost.* Dans la partie occidentale de cet empire il n'y a qu'une place formidable, grâce aux marais qui l'entourent, c'est Zamosc, la Mantoue polonaise. Aussi le tsar est-il très-occupé de faire construire en Pologne, tout le long de la frontière de Prusse, une série de citadelles régulières.

— La guerre contre les tribus du Caucase continue avec des succès balancés. Les journaux russes mentionnent avec emphase, de nouvelles victoires sur Schamyl, qui toujours battu, n'en est pas moins toujours indomptable.

— *Pologne.* — Le cartel d'extradition conclu par la Prusse avec la Russie, s'exécute avec plus de rigueur que jamais contre les malheureux Polonais. Au moyen âge, la Pologne hospitalière, n'a jamais repoussé de son sol sacré un Allemand menacé de mort dans sa patrie. La Prusse de nos jours, comprend autrement les progrès de la civilisation. Elle ravale ses fonctionnaires à l'état de valets des bourreaux du tsar. C'est à la Turquie qu'il appartient de donner maintenant à l'Europe, des leçons d'humanité.

— A en croire le ***Dziennik polski***, le préfet prussien de Trzemeszno, va jusqu'à faire abattre les tumulus et les croix élevées par les paysans polonais sur les tombeaux de leurs chefs morts durant la dernière guerre. Serait-il dans le destin des patriotes de la Pologne de ne pouvoir trouver le repos nulle part, pas même au tombeau ?

—On lit dans le *Czas*, de Cracovie, journal austro-polonais, ces lignes significatives : « Le 23 octobre 1849 fera époque dans les tristes annales de l'émigration polonaise. Ce jour-là cent de nos réfugiés, réduits au désespoir par les tracasseries de la police de Paris, ont quitté la France, s'embarquant pour l'Amérique. Que Dieu les y conduise, qu'un sort plus doux les y accueille. Quant à nous, notre plaie ravivée par leur détermination forcée, se fermera difficilement... D'autres exilés, non moins paisibles, ont été renvoyés dans les départements où on leur promettait des secours ; mais en même temps on prévenait les préfets de les leur refuser et de les disséminer dans les villages, où nos anciens officiers supérieurs et inférieurs travaillent chez les paysans pour douze sous par jour !... Nons avons reconnu enfin, qu'absolutiste ou démocrate, royaliste ou communiste, le Français n'est jamais que Français. *Chacun pour soi* est la maxime de tout le monde en France ; et elle ne cessera d'y prévaloir, que quand ce pays aura été frappé du même sort que la Pologne. » Suivent des accusations pleines d'amertume contre le gouvernement français, confondu à tort avec la France, qui certes ne renoncera jamais à aimer la Pologne, et à désirer sa réintégration.

— *Turquie.* — Les réfugiés entassés à Vidin, viennent d'être transférés dans l'intérieur de l'empire. Les Maghyars se sont rendus à Ternovo, les Italiens à Gallipoli, et la légion polonaise avec les officiers supérieurs hongrois, à Chumla. Quant aux prétendus mauvais traitements, dont ces réfugiés auraient à souffrir, il paraît que ce sont là des inventions de la *Gazette d'Augsbourg.* Loin de là ils sont traités avec les plus grands égards. Ayant appris qu'un grand nombre d'entre eux était dans le plus complet dénuement, le sultan leur a envoyé des vêtements d'hiver et de l'argent.

—L'apathie de l'Europe chrétienne, et l'incertitude sur leur avenir, ont seules déterminé plusieurs d'entre ces proscrits à prêter l'oreille aux offres séduisantes des missionnaires du Coran. La première victime de ce prosélytisme asiatique, a été, au grand regret de ses admirateurs, le vieux général Bem, qui s'est fait musulman sous le nom de Murat-Bey, nullement par contrainte, mais afin de pouvoir continuer sa lutte contre l'autocrate, à l'aide de l'artillerie ottomane dont il vient, dit-on, d'être nommé commandant en chef.

— La flotte anglaise se tient, dit-on, à l'entrée des Dardanelles, prête à les franchir au premier signe que lui donnera Stratford Canning. La Porte, de son côté, arme avec une pro-

digieuse ardeur. Elle a déjà doublé l'effectif de son armée, qui est près d'atteindre à 400 mille hommes.

— Les plus importants d'entre les proscrits de Vidin sont maintenant à Constantinople, avec leur chef Kossuth, auquel le sultan fait rendre partout de grands honneurs. Mais cet homme extraordinaire vient d'avoir la douleur de voir tomber entre les mains des Autrichiens ses trois enfants, dont l'aîné surtout, âgé de dix ans, était l'orgueil de son père. La mère de Kossuth, femme supérieure par toute les qualités du cœur et de l'esprit, veuve d'un ancien intendant des biens du comte Vecsey, dans le comitat de Zemplin, est également captive de l'Autriche. Quant à Mme Kossuth, née Meszlenyi, femme d'une énergie toute virile, elle est parvenue à échapper, déguisée, aux mains qui la cherchaient.

— Kossuth avait quitté la Hongrie sans autre richesse que 500 ducats, pour lui et ses compagnons de route. Aussi n'aurait-il pas manqué d'être atteint par ses ennemis s'il n'avait trouvé près de la frontière, à Ruskberg, en Transylvanie, l'hospitalière famille de Madersbach, chez laquelle il put se cacher, et qui a eu pour récompense les bastonnades données à Mme Madersbach, et le suicide de son mari, dont nous avons déjà parlé ailleurs. Kossuth, sauvé par Stratford Canning, paraît vouloir choisir pour lieu de refuge l'Angleterre, où on lui prépare à Southampton une réception digne de lui.

— *Serbie.* — On annonce le retour à Belgrad, du général Knitchanin, que ses exploits en Hongrie ont immortalisé parmi les Slaves. Knitchanin à qui les Bohêmes préparaient, dans Prague *la dorée*, une réception magnifique, a dû, sur l'invitation du cabinet de Vienne, s'abstenir de visiter Prague. Les héros civilisés d'Autriche, tout en souriant entre eux, des manières incultes de ce héros, suivant eux, barbare, craignaient quelque explosion généreuse de son patriotisme slave. Ils sont contents de s'en voir débarrassés : qu'il aille, disent-ils, se joindre à ses frères, les Ouskoks de la Bosnie.

— *Grèce.* — La fermentation va croissant chaque jour parmi les Grecs du royaume, comme parmi ceux de la Turquie. Les anciens rêves du *panhellenisme* renaissent. Les îles Ioniennes sont devenues un volcan. A Samos les insurgés ont repoussé à plusieurs reprises les Turcs vers leur flotte ; et le cabinet ottoman a jugé prudent d'ouvrir avec eux des négociations, dans le but de les satisfaire, de la même manière qu'il offre satisfaction aux insurgés bosniaques. Quant aux 3,000 réfugiés politiques d'Athènes et du royaume, ils se rendent, dit-on, pour la plupart, en Turquie.

— *Hongrie.* — L'espoir qu'on avait eu de voir Haynau disgracié, se fondait sur le voyage de ce bourreau en Styrie et à Vienne, et sur son remplacement à Pest par le prince Lichtenstein. Mais loin d'encourir aucune defaveur, Haynau est revenu investi d'un pouvoir illimité sur toute la Hongrie, où il recommence ses pendaisons et ses fusillades avec plus de fureur que jamais. On dirait que ce monstre n'existe plus que pour une chose, pour *refroidir*, suivant son horrible expression, les prisonniers que la guerre lui a livrés. — Parmi les nouvelles victimes qu'il a soin d'envoyer trois par trois à la potence, on distingue Szaczvay, secrétaire de l'assemblée national de Debrecin, l'écrivain Czernyi, et le baron Perenyi, doyen de la diète, vieillard de soixante-quinze ans. Peu de temps après, on a vu marcher au gibet une autre triade toute différente prise parmi les illustrations militaires, et formée du prince Voronicki, d'Avrancourt et de Giron.

Voronicki, beau jeune homme de 25 ans, né près d'Iarlo en Galicie, voulut, la veille de sa mort, régaler ses amis; et les invita, comme jadis Socrate, à un repas d'adieu. Ce banquet, le dernier qu'ils aient fait ici-bas, a été splendide, et digne en tout de la grande cause de la fraternité des peuples : car les bourreaux même y étaient invités, et ils auraient pu y prendre part. Voronicki, colonel de la légion polonaise, avait été fait prisonnier par Haynau au passage de la Theisz, près de Szegedin. Giron était commandant de la légion allemande. Avrancourt était Français et l'un des aides-de-camp de Dembinski. « Avrancourt, dit le journal parisien, la *Voix du Peuple*, a déclaré qu'ayant été autorisé par son gouvernement, en mai 1848, à servir à l'étranger, il n'avait pas perdu sa nationalité, et il a demandé qu'il lui fût permis d'écrire au représentant de la France à Vienne. Le général Haynau, loin d'accéder à cette demande, a ordonné que M. d'Avrancourt serait pendu sur le champ. » Voilà le cas que nos alliés font de la dignité de notre drapeau.

— Il est question de pendre successivement les quatre-vingt-trois membres de la diète hongroise, qui ont signé l'acte de déchéance des Habsbourg. Tous les jours on fusille à Pest ; c'est ainsi qu'on expédie le menu des prisonniers. Quant aux suspects, aux gens légèrement compromis, on se borne à les jeter en prison; et, comme pain quotidien, on leur donne la bastonnade sur des bancs de bois qu'ils doivent apporter eux-mêmes devant le bourreau, dont il leur faut après l'exécution baiser la main, en témoignage de repentir et d'humilité *chrétienne.*

— Tout cela n'empêche pas Haynau de publier son ironique décret d'*amnistie*, qui ne s'adresse qu'aux personnes que sa vengeance ne peut atteindre à cause de l'insignifiance de leurs fautes, qui se confondent avec celles du pays tout entier.

— *Autriche.* — Malgré tant d'horrible répressions, l'esprit de liberté est plus vivant que jamais parmi les peuples d'Autriche. Ce qui le prouve, c'est qu'à Vienne même, le jour des morts, plus de 20 mille jeunes gens se sont réunis, en dépit de la police, sur les tombeaux des martyrs des trois journées, 13, 14 et 15 mars, dans un cimetière où s'élevait, orné de couronnes, un tertre immense, construit la nuit par des mains inconnues.

— Le *Wanderer* annonce que l'Autriche va intervenir dans les affaires de la Bosnie; des provisions de tout genre sont expédiées journellement de Karlstadt à Bihatch, siége de l'insurrection; et les régiments frontières ont ordre de se tenir prêts au départ. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette intervention, d'ailleurs trop vraisemblable, aurait lieu, suivant les Autrichiens, à la demande du sultan. Il serait curieux de voir la Turquie solliciter elle-même son propre démembrement. Voilà comment on écrit en Autriche l'histoire contemporaine.

— Une anecdote, qui fait à Vienne le sujet de toutes les conversations, prouve bien quel est encore l'esprit de la population viennoise. Un de ces fameux délégués de la Lombardie, venus pour apporter au pied du trône les témoignages d'amour de la ville de Milan, ayant eu le bonheur de rencontrer sur une promenade la personne même de l'empereur, s'est prosterné tête nue devant son dieu terrestre, à la vue même des citoyens viennois, qui, indignés d'une telle bassesse, l'ont chassé de la promenade avec des huées et des soufflets.

— *Bohême.* — Les savants tchekhs continuent de manifester, par des études rétrospectives, leur patriotisme peu dangereux. Aussi, l'Autriche les laisse-t-elle en paix. — Les habitants du *Beraunev-Kreis*; où Radetski a vu le jour dans le castel de Hradets, au village de Trjebenice, s'agitent beaucoup pour élever, sur leur sol, un monument durable à leur grand homme.

— *Croatie.* — On raconte du vieux triomphateur de Novare qu'avant de retourner à son poste en Italie, il s'est permis d'indiquer au jeune empereur, comme antidote au ministère actuel, et comme le véritable ministre de l'avenir, le ban Ielatchitj. D'un autre côté, il parait que le ban n'est rien moins que satisfait des tendances allemandes du cabinet. Malgré tout, il ne peut cesser d'être Slave ; il voudrait donc voir l'Autriche renoncer à toute union avec l'Allemagne. Ses conseils diminuent notablement l'antipathie de la cour pour les Slaves et le fédéralisme. Il en résulte, que la charte octroyée subit des mutilations incessantes, et qu'on est sur le point de la voir complètement abolie. Mais, sortira-t-il de là autre chose qu'une recrudescence d'absolutisme ? Ce ne sont pas, certes, les héros de la camarilla, qui peuvent substituer, au système de Stadion et de Schwarzenberg, l'œuvre slave de l'émancipation et la fédération des peuples.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et C°, boulevard Pigale, 48.